

Au-delà des faits....

Pierre Ouellet

Numéro 146, mars 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83253ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellet, P. (2016). Au-delà des faits.... *Les écrits*, (146), 281–292.

PIERRE OUELLET

Au-delà des faits...

La littérature n'a pas pour terrain les faits, mais la fable. Elle n'a pas pour domaine les données, mais le don, la donation : donner de l'air et de la vie en ouvrant grandes les fenêtres de l'imagination la plus aventureuse, qui n'a pas peur d'aller dehors, de se projeter ailleurs, dans l'*Outland* cher à Melville, où l'on rencontre d'impossibles Moby Dick, qu'on affronte souffle à souffle, l'évent des phrases abouché à celui de la Grande Baleine, du Léviathan, du Monstre et de la Merveille en même temps. Une fabulation, plus vraie que tout rapport factuel... Le mot *fabula* vient du verbe *fari* qui veut dire «énoncer, parler, conter», dont la racine indoeuropéenne *bha* a donné toute une série de mots comme «faconde, façon, enfant», et, bien sûr, les mots latins *fata* et *fatum*, le premier renvoyant à la fée, personnage clé du conte ou de la légende, investi de part en part par la magie ou le merveilleux, et le second à la fatalité, que prend en charge la tragédie, soit la parole de l'inéluctable, de la finitude et de la finalité réunies, toujours de nature apocalyptique...

Toute littérature est un conte de fées et une tragédie entremêlés, où l'Histoire révèle ses secrets les plus inavouables sous une forme qui n'est pas tant factuelle que fictionnelle, fabuleuse, monstrueuse et miraculeuse à la fois, faisant *apparaître* la boue dans l'or du temps comme l'or dans la boue du monde, en cette espèce d'alchimie verbale à quoi elle donne lieu et sens. L'étymon indoeuropéen à l'origine de *fabula* a

d'abord donné le verbe grec *phanai*, d'où vient une double famille de mots en *phanie*, comme « épiphanie » ou « diaphane », qui renvoient à la vision et à l'apparition, et en *phasia*, comme « aphasie » ou « emphase », qui désignent le domaine de la parole ou de l'énonciation. La fable, c'est la parole qui *fait apparaître*: un univers d'apparitions qui parlent, signifient, énoncent, dénoncent, annoncent. Pro-phétiser vient du même verbe: faire apparaître au-devant... Non pas après-coup, comme fait l'historiographe, mais d'avance, *avant le fait*...

Pré-voyance du *pire*, pré-vision de la fin, la fable appelée littérature rythme le temps de l'avent, de l'aventure, de la bonne aventure comme de la mésaventure, plutôt qu'elle ne compte ou raconte celui d'avant, lui préférant l'*en-avant* ou le *par-devant* qu'elle attend dans l'*à-venir*» (*adventus*: la venue du non-venu, l'advenir du non-venu), à toute forme de retour en arrière, de *nostos* qui la conduirait à *rappporter* les faits passés, quand elle vise à *apporter* ce qui reste « à faire », l'*à-venir* à *pré-voir*, à *pré-dire*... à appréhender, comme le prédateur la proie qu'il cible. La littérature est apport: appeau du temps, appât du sort, talisman... façon d'attraper l'*au-delà*, de saisir ce qui n'est pas (pas encore ou déjà plus), de capter ce qui vient sinon revient pour nous surprendre, ce qui nous arrive en pleine face comme s'il nous frappait dans le dos, la conjecture de l'improbable, le présage de l'inconcevable, l'anticipation de l'inattendu, la clairvoyance de l'inespéré, l'attente de l'incertain, le pressentiment de la fatalité... Bref, elle est à l'image de la fée (*fata*) qui conjure le destin (*fatum*), bien plus qu'à celle du reporter qui « rapporte » des faits: la littérature ne rapporte rien, la littérature ne rapporte pas, comme le répète à satiété la société marchande, mais elle apporte, elle importe... Elle est l'apport de ce qui n'est pas encore, en puissance dans ce qui n'est plus, virtuel dans le réel, et ne peut donc avoir affaire qu'au fortuit, à la grâce, au gratuit.

Le temps d'avant? Celui des faits... de leurs effets. Le temps de l'avent, de l'adventice, où l'on s'attend à quelque chose mais à quoi, «qui croît sans avoir été semé», qui «advient sans avoir été causé», comme dit le mot *ad-venticius*? Celui de l'évènement, de l'avènement, du tout-venant, du sur-venant... dans le mouvement de son surgissement, que la littérature a pour fonction de sonder et de capter, d'anticiper, d'appréhender, de précipiter en une suite de phrases qui nous le fait sentir au plus profond, comme si c'était le *sort* et le *ressort* de toute chose: «sortir» et «ressortir», «surgir» et ressurgir», «venir au monde» comme «la mort vient», entre les mains de quelque *fata* qui nous enfante, de quelque fée qui nous donne naissance, de quelque *fatum* qui nous endeuille, ou nous enlève à nous-même, de quelque mauvais œil qui nous jette dans le malheur, ou nous retire au monde.

Le temps des faits, c'est le factuel, l'actuel, sur le mode indicatif. Celui de l'évènement, c'est l'éventuel, le potentiel, le fictionnel, dont le mode est le conditionnel, forme d'existence de la littérature: elle dit ce que telle chose *serait*, *aurait été*, *pourrait être*, plutôt que ce qu'elle *est* ou *a été* hors de tout doute. Et elle-même ne sait pas bien d'où elle vient, ni comment: quelles sont sa cause et sa finalité, son origine et sa fin, sa raison d'être. La littérature est en soi un évènement, bien plus qu'elle n'est un fait... Un évènement verbal, certes, mais tout aussi vital: «Annoncer quelque évènement, c'est déjà en produire la légende», écrit Hubert Haddad. Comme devant le mythe, l'intrigue, l'énigme, nous sommes «à la question, dans la rupture du sens, *devant ce qui arrive*. L'évènement est ce sphinx de chaque instant qui surgit sans mesure de l'abîme fractal des temps. Et ce sphinx est un phénix dont nous sommes les cendres encore chaudes¹».

1. Hubert Haddad, «Devant ce qui arrive», *Les écrits*, n° 145, automne 2015.





La littérature remue les «cendres chaudes» au fond de nous : elle est l'évènement légendaire, mythique, poétique grâce auquel tout évènement qui nous heurte, brûle, consume peut renaître *autrement*, dans nos mémoires et dans nos rêves, non plus en un deuil interminable et répétitif face à ce qui fut ou a été, mais en une expérience d'éveil, aux limites de l'être-au-monde et de sa disparition, qui nous met toujours devant ce qui pourrait être ou aurait pu être, domaine de la fiction, comme l'évènement s'inscrit dans celui de l'éventuel. C'est pourquoi la littérature qui compte se définit comme posthistorique... non pas, bien sûr, dans le sens des Fukuyama de ce monde qui croient naïvement que les luttes et les contradictions inhérentes à l'histoire se sont à jamais résolues et que désormais aucune évolution ou révolution ne peut avoir lieu, mais dans le sens bien plus profond où l'historiographie ne suffit plus à capter le sens du temps sinon «l'air du temps» propre à l'évènementialité dans laquelle les pures données factuelles se sont transfigurées, redessinant le rapport entre origine et fin, tradition et utopie, mémoire et imagination, réminiscence et anticipation, qui ne s'enchaînent plus selon la linéarité propre à la temporalité continue et consécutive de l'Histoire mais se déchaînent en un temps éruptif, explosif, qui relève de l'ébullition, du bouillonnement et du débordement, du jaillissement et du surgissement, bref, de l'Apparition ou de l'Épiphanie, bien plus que de la seule existence en tant qu'état de chose ou état de fait, qui restent perpétuellement en acte et en puissance – dans tous leurs états, si je puis dire –, ainsi que toute véritable fiction l'expose en parlant de l'éventuel dans l'évènementiel comme du potentiel dans tout réel...



La littérature et l'évènement participent d'une même temporalité, incertaine, énigmatique, rompue : il y a une congénitalité ou une consanguinité de la littérature et de l'évènement qui les

apparente au sein d'un même type de temps, entre l'instant et l'éternité, loin de l'enchaînement mortifère de l'Histoire. Le temps littéraire n'est pas *Chronos*, qui a marqué l'histoire au sceau du meurtre, comme nous le raconte Hésiode dans sa *Théogonie*, mais *Aiôn* et *Kairos* réunis, l'éternel revenir et la grâce de l'instant, la durée sans borne et l'heureux moment, soit le temps libéré de lui-même, émancipé du chaînage dans lequel l'historicité le tient et le retient, le temps libre comme l'air, franchi d'un coup d'aile ou d'un trait de plume, à l'origine du surgissement ou de l'élan grâce auquel toute chose *vient* à la parole... en un souffle, comme dans l'inspiration, bien plus qu'en un fait, qui nous tombe dessus et nous écrase, nous presse et nous oppresse.

Si l'évènement est souvent catastrophique, l'acte poétique, lui, dans le roman ou dans le poème, agit comme un paratonnerre : un talisman contre le mauvais temps, un charme ou un totem, une amulette ou un fétiche contre le temps mauvais, le mauvais sort, le mauvais œil, qu'on affronte alors comme Persée fait de la Gorgone, grâce au bouclier-miroir des mots et des images, comme Thésée fait du Minotaure, grâce au fil de la parole dont Ariane lui a fait don pour qu'il s'oriente dans le labyrinthe du temps. Notre fil d'Ariane ? L'interminable phrase de la littérature, des origines jusqu'à nos jours : elle donne du sens à notre errance dans le dédale des évènements au sein duquel nous sommes enfermés à vie.

L'évènement paraît sans cause, sans fin, sans raison, alors qu'on peut circonscrire les faits, en faire le tour, les cerner, en déterminer la raison d'être, les conséquences. L'évènement interrompt le temps, le suspend, bien plus qu'il ne le surprend : il le brise comme s'il séparait à jamais le domaine des causes, d'où il vient (comme de la nuit des temps, des origines les plus lointaines), de celui des effets, qui nous affectent éternellement (jusque dans l'avenir le plus incertain). La Shoah fut le premier évènement qui a rompu le temps, cassé l'Histoire en

deux, entre un *avant* et un *après* désormais irréconciliables. La cassure, l'inexplicable, l'inadmissible, c'est l'affaire de la littérature, qui sait rompre le temps comme l'événement le fait, et sait rendre compte du déchaînement irrationnel propre à l'événementiel bien plus que de l'enchaînement raisonnable des faits entre eux. Elle est faite sur mesure pour l'événement, dont elle épouse la démesure.

Elle relève du même temps que lui : éruptif, sismique, tellurique, aussi imprévisible ou intempestive que ce qui surgit on ne sait d'où ni comment et nous tombe dessus pour très longtemps, comme pour l'éternité. Mieux que l'histoire, le reportage ou le journalisme, elle est le « témoin » exemplaire — le *testeur*, bien plus que l'*attestateur* — des événements les plus marquants qui soient : elle ne fait pas que les décrire, elle les inscrit en nous, dans nos mémoires et dans nos rêves, dans nos sens, dans notre imagination la plus vive, de sorte qu'on en est affectés au plus profond, dans la longue durée, dans le temps propre à la légende ou à la fable, au *muthos* ou à l'*epos*, non plus dans l'éphémère, le précaire ou le fugitif propre à la seule actualité.

L'évènement ne se réduit pas aux *petits faits vrais*, qu'un certain romanesque affectionne. Il est d'une autre nature, justement parce qu'on ne sait trop *d'où il vient, comment il vient*, en quoi consiste sa venue, sa sur-venue, parce qu'on croit toujours qu'il est *en trop, de trop* : c'est plus qu'un fait, c'est un sur-fait, qui dépasse la pure et simple factualité, la seule actualité... et le pur entendement. Il en appelle à l'écoute, à la résonance, bien plus qu'à la raison, au raisonnement. On l'associe à l'accident, aux aléas, au coup du sort, à la destinée. Hubert Haddad écrit : «les poches remplies de talismans pour les sept jours de la semaine, on peut lui réchapper, une nuit sans lendemain, tout décousu d'un savoir en forme d'éclair²»,

2. *Ibid.*

comme on échappe à la mort, l'évènement en soi, qui fait pendant à l'avènement, que marque notre naissance.



L'évènement? La catastrophe, la tragédie, l'épreuve ultime... La négativité lui colle à la peau, même si on parle parfois d'un «heureux évènement»: ce sont les évènements du 11 Septembre, les évènements de Paris, de Copenhague, de Tunis, encore récents, qui frappent l'imagination... parce qu'on ne sait trop, encore une fois, d'où ils viennent, comment ils surviennent et nous surprennent, ne laissant aucune prise à la logique de l'Histoire, comme si celle-ci leur échappait ou qu'ils lui échappaient, appartenant à un autre temps que celui qui enchaîne les causes aux effets et ces derniers à leur finalité.

Ce hors-temps dans le temps même — tel un Horla dans l'Être-là, un hors-lieu dans le lieu propre, où rien n'aura eu lieu que le lieu —, la littérature seule y est sensible... parce qu'elle suspend le jugement, suspend l'incroyance, en une *Epochè* qui fait trou dans le réel pour que le possible et l'impossible puissent être envisagés, qui fait le vide dans les consciences pour qu'apparaissent sur l'arrière-fond d'abîme d'où toute chose prend naissance la perte inéluctable des origines et l'attente interminable de la fin, où se rencontre la double figure, merveilleuse et terrifiante, de la fée et du destin, *fata* et *fatum* réunis en une seule et même fable, qui dit notre expérience temporelle avec plus de pertinence que n'importe quelle suite de faits.

Nos épreuves n'ont pas de *suite*, vécues qu'elles sont dans le plus grand désordre: l'empreinte ou l'impression qu'elles laissent en nous prend la forme de pointillés, de points de suspension, de «solutions de continuité» que l'ellipse et l'hyperbole, l'éclipse et la parabole, figures et tropes de la littérature la plus aiguë plutôt que de l'historicité toujours obtuse, permettent

seules de saisir dans leur hiatus ou leur discontinuité, au-dessus desquels elles nous font voler, planer, appréhender à vol d'oiseau les territoires les plus accidentés de notre monde, miné par tout ce que notre passage sur terre y a enfoui d'engins explosifs qui ne sautent qu'après coup, dans la fable qu'on en tire, comme les latences du rêve et du cauchemar ne se manifestent que dans le récit qu'on en fera à l'état de veille.

On n'écrit pas pour recueillir des faits, mais pour accueillir l'évènement : cueillir l'instant dans le mouvement de son apparition sur le fond d'éternité où il se détache, dans lequel le temps s'abîme en lui-même pour que nous sentions cette suspension au-dessus du vide en quoi consiste la *fiction*, cette *façon* d'être et de vivre, ce *façonnement* de notre existence et de notre expérience qui ne relève pas du seul fait brut mais du souffle qui l'anime, de l'esprit qui l'habite, du « grand respir » grâce auquel il prend son élan et nous le donne, nous meut et nous émeut, nous motive et nous mobilise jusque dans la motilité la plus vive, sensible dans le style, la tonalité, la tonicité de ce qu'on écrit, qui est *du vent*, certes, mais rempli d'air qui oxygène notre conscience autant que nos poumons.

La littérature? Non pas le bouche à oreille de la rumeur générale ou médiatique, issue du sens commun ou de l'espace public, mais le bouche-à-bouche intime du secret partagé, du souffle échangé, du don d'haleines dont relève le passage d'esprit à esprit qu'on appelle roman ou poésie, en quoi ce n'est pas tant un sens, une idée ou une vérité qui se transmet qu'une force ou une énergie qui se transfuse et se transmute, perfusée dans tous nos sens via les phrases et les vers qui entrent en nous en une ventilation de la conscience, un halètement premier grâce auquel l'âme se dilate, se distend, s'étend au-delà d'elle-même et embrasse tout le champ du possible, non pas la seule actualité. *Distantio animi*, dit Augustin, décompression de l'Histoire en un « espace de temps » sans borne ni frontière,

épanouissement du souffle dans une durée indéterminée, gonflement de l'instant en sensation d'éternité, élargissement de l'esprit en air libre de toute attache temporelle...

Cet aérage est salvateur, dans un monde où les faits nous étouffent, l'histoire nous oppresse, le temps nous étrangle. On n'écrit pas : on desserre les doigts du Temps sur le cou de l'Homme, on décarcère ses membres, ses sens et ses esprits de l'amoncellement de faits où ils restent coincés à chaque accident de l'Histoire, on libère ses bronches et ses poumons des grumeaux de sens et de non-sens qui obstruent en lui l'inhalation, l'inspiration, l'aspiration, bref, on l'allège du fardeau que les faits bruts mettent sur son dos – comme un passé qu'il traîne toute sa vie sans plus pouvoir allonger le pas, lever le pied, sauter, courir, danser – en en faisant passer le poids, la charge, la gravité sur les ailes déployées large de la phrase ou du phrasé que la parole fait battre dans la langue dès lors qu'on ne l'asservit plus à la représentation des faits mais la consacre tout entière à la réanimation respiratoire ou à la ventilation assistée de notre monde et de notre humanité.



